

Le langage des S.I.G.L.E.S.



Franck Aria

« Dans l'âge de la nuit du monde, l'abîme du monde doit être éprouvé et enduré. Or, pour cela, il faut qu'il y ait certains qui atteignent à l'abîme » - Martin Heidegger

Si mon éducation m'a ouvert les portes de l'entreprise, mon destin a été de m'y sentir mal. Le jour de mon arrivée, le préposé aux sigles Daniel Abrate m'a annoncé le mien : M.P. J'ai demandé si je ne pouvais pas choisir plutôt un joli surnom. Il m'a répondu : « C'est hors de question. On ne badine pas avec son nom, encore moins avec son sigle. Le tien doit être conforme à l'uniformité de notre monotonie. L'informatique décide de tout, C-to-to-ma-tic. ». En plus de ma nouvelle appellation, j'avais en prime le tutoiement. Le ton était donné. Devant ma consternation, il m'a informé, comme s'il voulait atténué ce nouvel ordre des Temps, qu'à l'usage (et l'ennui, m'étais-je dit) un sigle peut avantageusement remplacer le nom. Ainsi, m'apprit DA, Pierre-André Vlade (un collègue que j'allais subir trois longues années) s'esbaudit chaque jour d'être nommé par ce qui est devenu son diminutif : PAV. « PAV, c'est sympa non ? ». Déjà, mon contrat stipulait que j'étais affecté au SI qui dépendait du CTPV, lequel occupait le REZ du bat. MB. J'aurais dû m'inquiéter, m'affoler. D'autant plus que, la veille, au téléphone, celui qui allait devenir mon futur chef m'avait précisé : « le bâtiment MB ? Pile face à la BE ». Avant, à l'université, on la nommait BU, la bibliothèque. « Tu vas à la BU ? Eh ! tuva alabéu ? ». En entreprise, c'est : « tuva alabéu ? alabéu ? ». L'entreprise est la continuité marchande de l'université, c'est bien connu. La seconde nous dresse pour que l'on souffre la première. La petite étiquette métallique vissée sur la porte de mon bureau porte discrètement le sceau de ma localisation réglementaire : MB-CTPV-SI-84. L'abîme est mon séjour. DA m'avait remis ce premier jour – comme symbole de ma titularisation homologuée, accompagné comme il se doit du petit baromètre de bienvenu aux couleurs de l'entreprise – un petit dépliant vert répertoriant tous les sigles officiels de l'entreprise. Je les avais compté : 324 sigles officiels. Chaque

service a son sigle : CNG, DF, DI, SAPIS, GTS, ITCS, etc. Idem pour leur réunion hebdomadaire : RECMG, REDF, REDI, etc. Et toute la signalisation – extérieure, intérieure et informatique – se base sur ce dépliant protocolaire. Voilà, j'y étais.

Les jours qui suivirent, le langage des sigles m'est apparu dans toute la vacuité de sa démesure. De plus, je me suis rapidement aperçu que l'indigence du sigle reflétait celle de l'entreprise puisque ce virus portait sa signature, son matériel génétique. Des procès verbaux aux journaux, du courrier aux réunions jusqu'au bavardage débridé, toute l'entreprise était contaminée. J'essayais de déchiffrer des phrases incompréhensibles, des lambeaux de phrases : « TD travaille avec ZJC, le fabricant de LCD, pour définir une garantie on-line », « les capa's du module TFT PTIR sont HS », « l'art. 321 du code de l'ADIP étant supprimé, il est dorénavant possible de se connecter au WIFI en TXD », « HD 300GB à vendre 300F ». Mais le pire est de les apprendre. « C'est o-bli-gé ! », m'a vertement déclaré un peu plus tard DA, en pointant d'un doigt sévère le logo de l'entreprise tissé à même sa chemise.

Au fil du temps, je me suis aperçu que, mis à part DA dont une partie du salaire dépend toujours du bon usage des abréviations de l'entreprise, pratiquement personne ne comprenait la signification des sigles – leur généalogie, le pedigree de leur extraction – mais que tous les connaissaient et les utilisaient à profusion. Les sigles – ainsi que tout le bréviaire de la désertification que sont les abréviations, le langage SMS, les anglicismes, les acronymes conjugués, mais aussi les mots morts, les bonjour-bonsoir inéluctables, les bon-appétit rassis, les mots pompeux (investiguer, impacter, etc.), les rires faux – étaient des termes sans fondement ni sens, vides. Du coup, les discussions elles aussi m'apparaissaient vides, ainsi que tous les discours officiels. C'est pourquoi, dès les premiers jours, il m'a semblé évident que l'entreprise, qui pourtant a une connaissance approfondie de son domaine d'activité, n'en avait aucune sur elle-même – son langage sonnait creux.

En effet, me suis-je dit, le sigle ne parvient plus à ce qu'il est sensé représenter. C'est l'expédient qui expédie la pensée hors de lui. La chose qu'il désigne n'est rien

pour lui et, par conséquent, pour ceux qui l'emploient. Il devient sur-le-champ l'image de la chose, son slogan, sa marque ; il relève du mot d'ordre, du signal de reconnaissance, du panneau de signalisation ou publicitaire et, en fin de compte, de la marchandise. En tant qu'il procède de l'image, le sigle impose un mode de pensée en images. En dernier ressort, les seuls sigles qui se créent leur propre univers poétique sont ceux qui se moquent d'eux mêmes, à l'exemple de celui que Marcel Duchamp a utilisé pour intituler sa parodie de Joconde : L.H.O.O.Q.

Après une année, je me suis rendu compte que la gloire du sigle est d'évoluer en acronyme, soit d'être prononcé *et entendu* comme un mot normal. La nuit, tandis qu'il repose sur le petit dépliant vert, au côté de DA, le sigle rêve d'être lexicaliser. Ici, K.P.A. fut le sigle précurseur, celui sur lequel l'entreprise pratiqua en premier l'opération de lexicalisation. L'étape initiale a consisté à le déposséder de sa genèse en lui supprimant ses points d'abréviation : KPA. La suivante a été de l'écrire tel qu'il se prononce : kapéa. Puis vint à Lui le jour de gloire, le couronnement suprême : la conjugaison. Personne ne sait vraiment pourquoi, personne ne décide. Un jour – on le constate, c'est tout – le sigle se décline, se conjugue, se vulgarise, devient à la mode : c'est le début de la contagion. Et c'est ainsi qu'un beau jour, un jour merveilleusement jour, clair, joyeux, une tête bileuse et tourmentée s'offre en spectacle dans l'entrebâillement de votre bureau et vous demande :

- T'as kapéarisé ta config toi ?

Aujourd'hui, j'en suis certain : à l'inverse du langage des signes, celui des sigles ne parle pas. Cette habitude qui consiste à vider les mots de leur substance, en les agglutinant dans un conglomérat vide de sens, n'a d'autre ambition que de dissimuler ce qui véritablement est. Car le propre du sigle, étant *séparé de toute substance verbale*, est de dissimuler le sens, de le voiler sous une chape isolante. Une preuve parmi d'autres de cette perte de sens est le syndrome de l'acronyme redondant. Le kapéa en est atteint. Il consiste à reprendre un mot abrégé du sigle pour désigner la nature de celui-ci. On parle ici du kit KPA. Aberration puisque le K de KPA est déjà

le k du mot kit. Le sigle abrège la pensée, il est donc logique qu'il fasse partie du programme. En effet, nul ne l'habite, pas même celui qui l'emploie. Au contraire du mot, le sigle n'engage vraiment à rien. Et s'il se venge du premier, c'est qu'il jalouse sa pensée. Raison pour laquelle il nous a toujours été imposé par la technique : marbre, gravure, papyrus, parchemin, imprimerie, informatique, jusqu'au SMS ravageur, le sigle a toujours sévi. De tout temps, *les inventions se sont imposées de force à l'homme* et, avec elles, leur langage. Mais à la différence des moines copistes du Moyen-âge qui, tout en utilisant le tilde pour abréger certains groupes de lettres, oeuvraient artisanalement au rayonnement de la littérature, la contagion industrielle qui a cours aujourd'hui oeuvre quant à elle au décervelage. L'une des caractéristiques de la Technique – mais la Phynance n'est pas en reste, étant elle-même technique – est de se promouvoir en imposant de force (le SMS s'est impatronisé suite au succès phénoménal de la téléphonie mobile) son propre langage, sa propre siglaison et, avec elle, sa domination. Chaque entreprise a la sienne. La mienne en comporte 324, parmi lesquels : café', org., doc., config., admin., bac., BE, SAPIs, KPA, etc. Ces 324 petits wagonnets roulent à toute vapeur sur les rails d'une voie unique, en direction du meilleur des mondes où *tout est réduit à une unicité de signification dans les concepts et les désignations*. Une fois le convoi arrivé à destination, à quelle sorte de séjour doivent s'attendre les voyageurs ?

Pourtant, une café' n'est pas tout à fait une cafétéria, *l'essence de la langue ne s'épuise pas dans la signification ; elle ne se borne pas à la sémantique et au sigle*. Si le mot s'habite (le mot éléphant par exemple parle plus de l'éléphant que l'éléphant lui-même, il *est* l'éléphant et plus encore, il le devance même), le sigle quant à lui protège le désert. Le mot enchante, parle et invite à parler quand le sigle dé-parle et ordonne à se taire. Le sigle hurle (ce n'est pas pour rien qu'il s'écrit toujours en majuscule) sa vacuité quand le mot chuchote sa pensée.

En outre, la constitution du mot est de durer, un mot ne s'épuise jamais vraiment, alors que le sigle l'est dès son invention, du fait même qu'il l'ait été. L'impensé

caractérise le mot, en ce sens qu'il ne peut jamais être définitivement et totalement pensé, reste toujours en lui de l'impensé qu'il nous faut découvrir et penser. Sa richesse est d'autant plus infinie qu'il est parlé. Plus on le dit et plus il s'infinuit. Car le mot est joueur, il se joue de nous en ne dévoilant qu'une partie de ses nombreuses facettes.

En déléguant aux abréviations le soin de *"gagner" du temps sur la langue*, le stress de l'entreprise pousse à la détestation du mot et, *la langue étant la demeure de l'être*, à celle de l'humain. *La question demeure seulement de savoir quel ordre s'annonce dans la contagion de cette façon de parler.*

Je rentre chez moi. Il fait nuit et pleut légèrement. Le noisetier s'ébroue tout seul dehors. Je remarque que le vent de pluie a dessiné d'étranges lettres sur la baie vitrée. Je m'approche et, d'un coup, m'apparaît la trace d'un mot. Une sorte de spiritualité lumineuse extirpe sa silhouette des autres gouttes. Sa calligraphie m'est inconnue. Est-ce du grec ? du chinois ? de l'hébreu ? du latin ? du copte ? de l'araméen ? à moins qu'il ne s'agisse du français ? J'essaie de le déchiffrer, en vain. Cependant, quelque chose m'attire en lui. Alors je m'obstine, l'observe d'encore plus près. Le mot semble se mouvoir seul, il glisse, puis se raccroche in extremis à la paroi en plantant ses petites griffes dans la silice. Il veut vivre ce mot, il se défend comme il peut, il souhaite être lu et m'a choisi pour site afin que je le porte vers les contrées lointaines, hors des ténèbres. Soudain, il se met à vibrer, à frissonner, puis se ressaisit, se renouvelle, il se rectifie de lui-même au gré des bourrasques. Quoiqu'il en soit, il est très beau, courageux, presque magique, de source divine assurément, sacré. La Nature m'envoie un mot, il s'agit de lui répondre. Je m'assoie sur le canapé en l'emportant sur moi, puis ouvre machinalement le journal et commence à lire le sommaire :

- page 3 : la MQC
- page 6 : la FAO

- page 10 : le cahier actu.

Un peu plus bas, une publicité : « Draguez par SMS en envoyant la commande AMOUR au 738 ».

C'est certain, l'entreprise m'en veut. Elle me poursuit jusque dans l'intimité du salon. À l'instar de n'importe quel autre virus, sa siglaison est sans cesse en quête de nourriture pour proliférer. Pour elle, je suis de la viande, *sa* viande. « Comment lui échapper ? », me suis-je dit tout en déchirant menu menu ce diable de tabloïd. Vivre de l'aventure des mots ? Oui. Eux seuls me font chanter en ces temps de détresse. Quoi d'autre ?

20 novembre 2008

Franck Aria